III 276

LE BOMBARDEMENT

DE

L'UNIVERSITÉ DE BELGRADE

Ш 276

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Бр. 83753

G. M. STANOÏÉWITCH
RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BELGRADE

LE BOMBARDEMENT DE L'UNIVERSITÉ DE BELGRADE

Avec Préface
DE
LUCIEN POINCARÉ
DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE FRANCE

PARIS
M. VERMOT, ÉDITEUR
6 et 8, Rue Duguay-Trouin, 6 et 8
—
1915

PRÉFACE

Un noble peuple, qui avait conquis son indépendance par des luttes héroïques, développait avec ardeur ses œuvres de paix ; il construisait des écoles, il agrandissait sa jeune Université, il la dotait de laboratoires bien outillés.

Une sauvage agression survient brutalement : sans aucune utilité militaire, un ennemi, qui n'a pas de scrupules, s'attaque au paisible asile de la science ; digne alliée de ceux qui incendièrent les bibliothèques belges, démolirent les cathédrales françaises où tant de générations étaient venues songer aux choses éternelles, l'Autriche lance une pluie d'obus sur cette Université où les jeunes Serbes venaient écouter les enseignements de maîtres éminents.

Dans une sobre notice, le très distingué recteur de cette Université, le savant physicien, M. Stanoïéwitch, nous dit, avec une émouvante éloquence, sa douleur légitime. D'impressionnantes photographies soulèveront l'indignation de tous ceux qui ont le culte sincère de la science.

Il était bon que fût ainsi fixé pour toujours un témoignage irréfutable des procédés employés par nos communs ennemis. Bientôt dans la paix triomphante le bel établissement de Belgrade se relèvera de ses ruines, mais le souvenir des outrages qu'il a reçus ne périra pas.

Les Universités françaises tiennent à saluer aujourd'hui leur jeune sœur si éprouvée ; elles lui tendent par-dessus les barbares contrées une main amicale. Un lien sacré unit désormais les grandes maisons où des sentiments communs sont cultivés, où l'on aime la véritable science, où l'on est guidé par un même idéal. Désormais, par des échanges plus fréquents de professeurs et d'étudiants, la Serbie et la France travailleront d'accord pour le plus grand bien de la civilisation et du progrès humain.

LUCIEN POINCARÉ,
DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Juin 1915.
PARIS

MINISTERE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

AVANT-PROPOS

C'est sous le tonnerre presque incessant des canons et la détonation des obus autrichiens, que j'ai recueilli les documents que je publie. Ils diront, mieux que n'importe quelles paroles, les intentions des barbares modernes et leur volonté de détruire le petit foyer, à peine allumé, de la science et de la culture serbes. Entouré des débris des appareils et instruments scientifiques, je me trouve au milieu des décombres de toutes sortes, produites par les balles de shrapnells et par les éclats d'obus, lancés par l'ennemi contre notre Université, fondée il n'y a que quelques années. Car, étant persuadés, comme tout le monde, du reste, que l'ennemi combattrait l'armée et non les habitants paisibles et innocents des villes et des villages, qu'il dirigerait son feu d'artillerie contre les places fortifiées et militairement protégées et non contre des maisons et bâtiments publics, contre les églises, les écoles et les établissements d'enseignement, on n'avait rien préservé, on n'avait rien déménagé. Tout était resté à sa place, pour devenir plus tard, hélas ! des témoins matériels et indiscutables de la férocité inouïe de ceux qui criaient à haute voix qu'ils étaient les représentants de la civilisation et du progrès.

Comme leurs alliés barbares, à qui l'on doit la destruction de Malines, d'Ypres, de Louvain et de Reims, les Autrichiens ont appliqué le même esprit de méthode et les mêmes systèmes d'atrocités de tous genres, sur Chabatz, Lozniza, Smederevo et surtout sur Belgrade, la capitale du royaume. Par leur bombardement, ils y ont détruit tout ce qui avait une certaine valeur : le Musée national, le Musée ethnographique, le Théâtre, la Bibliothèque nationale et surtout l'Université.

La guerre, déclarée à la Serbie par l'Autriche le 15/28 juillet 1914, a commencé la même nuit, par le bombardement de Belgrade. Les premiers projectiles ont été, pour ainsi dire, dirigés sur l'Université. Elle en a reçu les premiers jours une dizaine du côté du Danube, d'où le bâtiment de l'Université présentait une mire excellente. Ensuite, à chaque reprise du bombardement, l'Université en a reçu un nombre plus ou moins grand, avec la seule différence que les premiers obus de 120 ont été, par la suite, tantôt accompagnés, tantôt remplacés par ceux de 280. Et maintenant encore, à l'heure même où j'écris ces lignes, l'ennemi, qui continue à bombarder notre capitale, n'oublie presque jamais d'envoyer à l'Université ses saluts dévastateurs.

Les photographies que je présente au public ne montreront qu'une faible partie des dégâts produits par le bombardement autrichien. Mais le résultat final de l'œuvre sauvage et destructive poursuivie par les Autrichiens est le suivant: une très grande partie de nos collections scientifiques est détruite et anéantie; nos laboratoires outillés avec la plus grande peine et au prix des plus grands sacrifices, pour un travail fécond, ne sont plus qu'un amas de débris; nos salles de conférences, qui, il y a quelques mois, étaient toutes vibrantes de l'enseignement des sciences générales et appliquées, ne donnent plus maintenant, éventrées et saccagées, qu'un écho confus des explosions plus ou moins rapprochées des projectiles ennemis, qui sèment partout la ruine, le désastre et la mort.

26 Octobre 1914.
BELGRADE

I

Au moyen âge, sous les rois Miloutine et Détchanski et surtout sous le grand empereur serbe, Douchan, qui réunit en un peuple les Slaves des Balkans et de la mer Adriatique, le progrès, la culture et les sciences avaient été, en Serbie, poussés à un très haut degré. Mais à peine formé, ce grand État, quoique très prospère, s'était trouvé en proie à l'agression d'un ennemi formidable, organisé, au point de vue militaire, beaucoup mieux que n'importe quel État de l'Europe du temps. Les Turcs, en effet, s'avançaient avec une impétuosité indomptable, venant de l'Asie Mineure. Après avoir pris Constantinople, ils trouvaient, sur leur chemin vers l'Europe centrale, l'État serbe encore trop faiblement organisé pour soutenir le grand choc qui le menaçait. Après plusieurs rencontres et surtout après la mémorable bataille de Kossovo-Polye, vers la fin du XIVe siècle, les Serbes furent bientôt complètement vaincus et subjugués par ce peuple barbare et sauvage, qui semait partout la terreur et le désastre.

Les Turcs furent, en effet, un ennemi terrible et effrayant qui fit trembler toute l'Europe. Mais les batailles interminables qu'ils durent tenir contre la résistance serbe les épuisèrent à leur tour et leur élan dut s'arrêter définitivement sur les rives du Danube et de la Save. L'Europe était sauvée, mais la Serbie restait au pouvoir des Turcs.

La bataille de Kossovo est de 1389; la Serbie n'a été définitivement vaincue qu'en 1459; alors l'État serbe avait cessé d'exister. Il restait pourtant le peuple serbe, et, dans ce peuple, quelque chose que les barbares n'avaient pu ni déraciner ni anéantir : il lui restait le souvenir de son passé glorieux, et dans chaque cœur serbe le sentiment, le souvenir ineffaçable de la grandeur de son pays et de son héroïsme. Dans les ruines de ses monastères, parsemées dans toutes les régions du vaste territoire de la Vieille Serbie, de la Macédoine, de la Bosnie et de l'Herzégovine; dans les vieux livres, dans les autres documents de l'histoire nationale qui avaient été sau-

vés, et, par-dessus tout, dans les chants épiques nationaux, conservés par la tradition orale, que chaque Serbe savait par cœur et qu'il transmettait oralement à ses descendants, tout le peuple voyait l'image vive et réelle de son passé, de sa culture et de sa grandeur. Des siècles d'esclavage passèrent ainsi, et plus on s'éloignait des époques vécues, plus ces images, ces visions, au lieu de s'effacer et de faiblir, devenaient vives et grandioses.

Il se passait alors une chose tout à fait naturelle. Le sentiment de la valeur nationale, ayant été bien conservé, suscitait de temps en temps et un peu partout les questions suivantes : Ne pourrait-on pas revivre ces temps héroïques ? Ne pourrait-on pas renouveler le glorieux passé ? Ne pourrait-on pas venger la défaite de Kossovo et se débarrasser de l'esclavage qui pesait si cruellement sur le pays ? Et comme réponse à toutes ces questions, c'étaient de temps à autre des soulèvements, des insurrections, des révolutions qui menaçaient l'insupportable domination turque.

Mais l'ennemi était trop puissant pour qu'on pût l'affronter directement. Alors se formèrent de petits groupes d'insurgés, des troupes de rebelles, nommés « haïdouks », qui punissaient les Turcs de leurs méfaits exercés sur un peuple désarmé. L'existence même des « haïdouks », qui ne purent jamais être exterminés par les Turcs, prouve d'une façon évidente que les Serbes n'acceptèrent pas l'esclavage sans protester, comme l'ont accepté d'autres peuples balkaniques.

Cette lutte très inégale d'un petit peuple opprimé contre un oppresseur géant a duré plusieurs siècles sans jamais cesser, sans jamais se relâcher. Quelquefois la lutte de ces petits groupes des « haïdouks » prenait l'allure d'un soulèvement plus important mais qui pourtant finissait par être étouffé. Car les Turcs étaient encore trop forts. Ils tenaient tête non seulement aux Serbes très péniblement armés, mais à n'importe quelle puissance de l'Europe.

Après avoir échoué plusieurs fois, sans jamais se lasser, les Serbes se révoltèrent de nouveau en 1804 sous l'impulsion de Karageorges Petrovitch. Cette révolution fut dès le début couronnée de succès. Une partie notable du territoire serbe fut délivrée des Turcs et on s'occupait déjà d'organiser un petit État serbe, lorsque, pour des causes assez complexes, les Serbes furent de nouveau vaincus en 1813. Ce fut leur dernière défaite.

Deux ans plus tard, en 1815, on recommença, avec Miloche Obrénovitch, les efforts tentés, et ce fut cette fois pour ne plus revenir sous la domination turque. Il faut cependant remarquer que la révolution de Miloche n'a pas réussi à délivrer tous les Serbes. La plus grande partie des pays où vivaient les Serbes, et notamment la Vieille Serbie, la Macédoine, la Bosnie, l'Herzégovine, restèrent encore sous le joug ottoman, et les deux dernières passèrent en 1876 sous la domination de l'Autriche-Hongrie. Pourtant la partie ainsi délivrée, devenue un petit État, d'abord principauté tributaire,

puis, s'agrandissant un peu en 1876 et devenant royaume indépendant, formait un noyau, un centre libre, d'où rayonnait l'espoir, toujours grandissant, que tôt ou tard, on réussirait à lui incorporer tous les autres pays serbes et à réaliser ainsi le rêve caressé pendant plusieurs siècles du rétablissement définitif du grand État de Douchan. Espérons que, après les succès positifs de 1912-1913, et surtout après la victoire certaine des alliés anciens et nouveaux de la Triple-Entente contre les deux États du centre et la Turquie, cette heure va bientôt sonner.

A peine formée, la jeune principauté se heurta à des difficultés nouvelles. La Turquie, l'ennemie séculaire, était toujours là, pour apporter tous les obstacles possibles à son progrès. Mais en même temps qu'on réussissait à combattre l'hostilité des Turcs, on voyait grandir, sur l'horizon très éloigné de la Grande Serbie, un autre fantôme encore plus redoutable et plus dangereux : le *Drang nach Osten*, formulé par les Austro-Allemands. Les deux pays du centre de l'Europe, suivant une politique impérialiste et prévoyant que, tôt ou tard, les Turcs seraient expulsés de l'Europe, se posèrent comme leurs successeurs dans les Balkans. Il est vrai que le jeune État serbe, son développement et ses progrès considérables, contrariaient beaucoup les plans ainsi formulés par les ambitions autrichiennes et allemandes. La prospérité de la Serbie engendrant sa puissance, fermerait pour toujours le chemin libre vers la mer Égée. Ensuite, une Serbie prospère deviendrait un centre attractif pour les nombreux Serbes qui peuplent, presque exclusivement, la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie, la Syrmie, la Bačka, le Banat, et constituerait un mauvais exemple pour la Croatie, la Slavonie et autres pays slaves placés sous la domination de l'Autriche-Hongrie. Ainsi le programme que l'Autriche, soutenue par l'Allemagne, se proposa de réaliser, fut vite arrêté : il fallait faire tout le possible pour empêcher le développement et la prospérité de l'État serbe, en recourant d'abord aux moyens plus ou moins admis, puis, si cela ne réussissait pas, en faisant appel à la force et à la violence.

Un des premiers pas de l'Autriche, pour réaliser ce plan, fut son occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1876, à la suite de la guerre que la Serbie, encore tributaire des Turcs, avait entreprise avec le Monténégro pour conquérir sa pleine indépendance et aussi pour délivrer du joug ottoman les deux provinces serbes que sont la Bosnie et l'Herzégovine.

L'annexion définitive de la Bosnie-Herzégovine, réalisée en 1908, avec le consentement de toutes les puissances, malgré les vives protestations de la Serbie, acheva de désigner, pour ainsi dire officiellement, l'Autriche comme successeur de la Turquie dans sa domination tyrannique.

Pour arrêter la prospérité de la Serbie et pour la rendre impuissante à entraver la réalisation de ses plans impérialistes, l'Autriche a opposé à la Serbie des difficultés économiques en s'efforçant de la soumettre plus ou

UNIVERSITETSKA BIBLIOTEKA

moins complètement à ses propres intérêts. Car un pays, économiquement ruiné, est toujours à la merci de son oppresseur. Comme nous n'avions qu'un seul débouché par l'Autriche-Hongrie pour l'exportation de nos produits agricoles et de nos bestiaux, les Autrichiens, soit par des traités de commerce, soit par d'autres procédés plus ou moins loyaux, nous faisaient subir de grosses pertes matérielles. Quand ils voulaient obtenir un succès politique ou économique quelconque, ils inventaient qu'en Serbie une épidémie régnait sur le bétail et ils fermaient net la frontière à toutes nos exportations. Pendant des dizaines d'années, la Serbie, royaume indépendant au point de vue politique, n'a été, en fait, qu'une vassale, soumise à l'Autriche-Hongrie au point de vue économique. Lors de la dernière échéance du traité de commerce, il y a quelques années, et à l'occasion de son renouvellement, après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, l'Autriche posa des conditions tellement inacceptables, qu'une rupture se produisit et qu'une guerre économique en résulta.

On comprendra aisément que cette guerre fut dure à soutenir pour la Serbie. Cependant, en nous efforçant de donner à notre exportation une autre direction, quoique moins favorable, la direction vers Salonique, et en nous créant de nouveaux débouchés en Italie, en Égypte, en France et dans d'autres pays de la mer Méditerranéenne, nous étions arrivés à prouver à l'Autriche-Hongrie qu'elle avait « manqué son coup », et elle fut forcée d'accepter un traité de commerce plus favorable pour nous.

Cette brève exposition de nos relations avec l'Autriche-Hongrie nous conduit presque à la veille de l'année 1912. Les conditions politiques étaient devenues alors de plus en plus compliquées dans les pays des Balkans. On voyait déjà qu'une guerre entre les Serbes, les Bulgares et les Grecs d'un côté, et la Turquie de l'autre, était inévitable. L'Autriche la favorisait en sourdine. Elle estimait la Serbie économiquement épuisée et militairement incapable, — quoiqu'elle dépensât annuellement des millions pour l'espionnage en Serbie. — Elle considérait donc comme certain que la Serbie sortirait de la guerre vaincue et complètement ruinée. C'est pour cela qu'elle déclara officiellement à toutes les puissances, qu'elle resterait spectatrice désintéressée, quelle que fût l'issue du conflit.

Les résultats des deux guerres balkaniques et surtout de celle des Serbes et des Grecs contre les Bulgares, ont démontré que l'Autriche s'était gravement trompée. Non seulement la Serbie ne fut pas vaincue, mais, au contraire, elle sortit de l'épreuve moralement et territorialement agrandie. Par l'union de la Serbie avec la nation sœur, le Monténégro, union réalisée à travers le sandjak de Novi-Bazar, l'Autriche et l'Allemagne voyaient que tous leurs plans et rêves étaient évanouis, et que la route vers la mer Égée se fermait pour elles à jamais. En même temps tous les Slaves du Sud, les Yougoslaves, et surtout tous les Serbes placés sous la domination de l'Autriche-Hongrie,

saluèrent à haute voix la Nouvelle Serbie comme foyer de leur concentration et de leur union, tant désirée, avec l'héroïque peuple, frère de sang.

Alors, devant les yeux fiévreux de l'Autriche irritée et affolée, se dressa, dans toute sa grandeur, le spectre panserbe comme un épouvantail terrible et menaçant. Tourmentée par la vision d'une grande Serbie, composée non plus seulement des pays dont la Serbie actuelle disposait, mais aussi des provinces serbes sous sa propre domination, l'Autriche prépara aussitôt des plans plus décisifs : elle décida de mettre fin à tout jamais à l'expansion des idées panserbes en s'incorporant définitivement la Serbie, et, si elle ne pouvait y parvenir du premier coup, à réduire du moins ce jeune royaume à n'être plus qu'une province dépendant complètement des volontés et des caprices de sa grande et puissante voisine. L'Autriche a voulu faire elle-même de la Serbie ce que n'avaient pas pu faire la Turquie et la Bulgarie. Dans un état d'excitation continuelle provoqué par le fantôme de l'irrédentisme serbe, sous la pression incessante du chauvinisme militaire devenu insupportable, trop confiante en sa force de grande puissance, voulant lâchement profiter de la faiblesse d'une ennemie épuisée par deux guerres successives, l'Autriche envoya à la Serbie l'ultimatum bien connu. Ce qu'il en est résulté, tout le monde le sait bien.

II

Sitôt que les conditions de la vie, après notre première révolution en 1804, furent plus ou moins stabilisées, on créa un certain nombre d'écoles primaires pour donner l'instruction la plus nécessaire aux jeunes citoyens de la patrie délivrée. Puis, en 1808, on fonda une « Grande École », sorte de gymnase, qui, comme toutes les autres institutions de cette époque, ne vécut que jusqu'en 1813. C'est la date à laquelle les provinces délivrées furent de nouveau envahies par les hordes turques.

Après la deuxième révolution, en 1815, on recommença de s'occuper des écoles primaires, mais la « Grande École » ne fut de nouveau fondée qu'en 1830, après la signature du traité d'Andrinople, par lequel certains droits autonomes furent reconnus à la petite principauté naissante et encore tributaire de l'État ottoman. Cette « Grande École » fut fondée à Belgrade pour être transférée, vers la fin de 1833, à Kragouyevatz, plus au centre des provinces libérées, où elle ne resta pourtant que jusqu'en 1841. Elle fut alors de nouveau transférée à Belgrade pour y demeurer définitivement. Il est vrai qu'à Belgrade, la « Grande École » ne se trouvait pas au centre des provinces libérées, mais puisqu'une grande partie des provinces serbes se trouvaient de l'autre côté de la Save et du Danube, sous la domination austro-hongroise, elle était, en effet, à Belgrade, mieux placée au centre de tous les territoires de langue et de race serbes.

En 1838, les bases de la « Grande École » furent sensiblement élargies et on lui donna en même temps le nom officiel de « Lycée ».

Dans ce Lycée, qui n'avait pas une organisation spéciale, on enseignait les bases essentielles du droit, ainsi que les sciences naturelles avec la philosophie et l'histoire. Les élèves venaient des gymnases. Il va sans dire qu'on n'y exposait en aucune façon les bases scientifiques de sujets traités : sans bibliothèques spéciales, sans les collections nécessaires à l'enseignement méthodique, sans laboratoires et, surtout, avec les professeurs encyclopé-

diques au concours desquels on avait dû faire appel, on s'arrêtait au plus nécessaire. Le but principal du Lycée n'était du reste que de fournir des fonctionnaires pour les différents services et besoins de l'État.

Il y a pourtant une chose qu'il faut bien remarquer. Nous venons de voir que les bases scientifiques et méthodiques manquaient complètement à l'enseignement donné au Lycée; l'enseignement encyclopédique y régnait au contraire. Mais ce qu'il est important de signaler, c'est que cet enseignement se développait dans une direction classique et nationale en même temps. Nos lycéens n'ont pas puisé leur savoir dans les bibliothèques, séminaires et laboratoires méthodiquement organisés, il est vrai, mais ils connaissaient bien tous les événements célèbres de l'histoire des Grecs et des Romains ainsi que ceux des temps modernes. Ils les assimilaient instinctivement aux événements de notre histoire. De sorte que, nos employés et fonctionnaires de tout ordre, maîtres d'école, professeurs, juges, etc., formaient, au bout de quelques années déjà, une petite armée d'intellectuels qui, tout pénétrés de patriotisme national, soutenaient et propageaient l'idée que l'union de tous les pays serbes n'était pas éloignée. Cependant, d'après ce qui a été exposé plus haut, nous comprenons pourquoi ce rêve n'a pu être réalisé aussi facilement que le voyait la génération formée par le Lycée. A côté des Turcs plus ou moins en décadence, mais soutenus par plusieurs grandes puissances, nous avions rencontré dans l'Autriche une ennemie de beaucoup plus redoutable, savante et rusée. Disposant de moyens supérieurs aux nôtres et ayant l'ambition de remplacer les Turcs dans les Balkans, elle s'opposait, tantôt en secret, tantôt ouvertement, à nos rêves patriotiques. Pour lutter avec un tel ennemi, le patriotisme seul ne suffisait pas.

Notre Lycée, comme institution rudimentaire d'une Université, a subi plusieurs modifications. On ne peut pas dire qu'une méthode ait dirigé ses transformations. Tout d'abord, en 1844, une loi décida, entre autres choses, que les professeurs devaient être « des gens instruits ». En 1850 on compléta l'instruction juridique. En 1853 l'enseignement fut divisé en trois groupes : enseignement du droit, enseignement des sciences naturelles et techniques, enseignement général.

Une réforme plus importante a été faite en 1863. Le nom de « Lycée » fut remplacé par celui de « Grande École » ou École de hautes études, et cette École compta trois Facultés : Faculté de Philosophie, Faculté de Droit et Faculté Technique. L'enseignement avait une durée de trois ans dans la Faculté de Philosophie et de quatre ans dans les deux autres. En 1871 on établit que, pour être professeur de la « Grande École », il fallait, ou bien posséder le certificat d'études d'une Faculté de la « Grande École » serbe ou d'une Faculté étrangère, ou avoir publié des travaux personnels dans l'ordre de sciences que l'on voulait enseigner. Ensuite, la Faculté de Philosophie fut subdivisée en section d'histoire avec la philologie et en section des

sciences mathématiques et naturelles. En 1880 on décida que la durée de l'enseignement dans la Faculté de Philosophie serait, comme dans les deux autres, de quatre ans.

L'organisation intérieure du Lycée, ainsi que celle de la Grande École, était semblable à l'organisation des autres établissements de l'État, c'est-à-dire que cette institution d'enseignement supérieur n'avait aucune autonomie et dépendait entièrement du ministère de l'Instruction publique. La politique intérieure joua par suite un grand rôle dans la composition du personnel de l'enseignement de cette institution. Ces conditions, ainsi que plusieurs autres, suscitèrent le désir de réformer l'organisation de la Grande École dans un sens plus universitaire. C'est ce qui a été fait par la loi de 1896.

A partir de cette époque, l'enseignement à notre Grande École se faisait à peu de chose près comme dans une Université. Les trois Facultés furent subdivisées en douze sections scientifiques spéciales. On imposa aux élèves l'obligation de travailler dans les laboratoires, séminaires et instituts. Les Facultés devinrent plus indépendantes les unes des autres, et chacune eut son conseil spécial. L'élection du personnel enseignant de toutes les catégories se fit soit dans ces conseils des Facultés, soit dans le conseil général de la Grande École, et ainsi de suite, pour ne citer que les réformes les plus significatives. Mais avec tout cela, l'Université proprement dite n'existait point encore.

Sans nous arrêter aux vœux exprimés de temps à autre, pendant la première moitié du siècle dernier, pour la fondation d'une Université serbe, on s'est sérieusement occupé de cette question pour la première fois en 1859 et pendant les années suivantes. Des discussions et des considérations exposées à cette époque, soit dans le *Journal officiel*, soit dans le conseil des professeurs du Lycée, sur l'utilité et sur la possibilité d'une telle institution, est résultée la réforme de 1863 dont nous avons parlé plus haut. Mais quand on vit, d'une part, que tous nos voisins, les Hongrois, les Roumains, les Grecs et les Croates avaient déjà leurs Universités et, d'autre part, quel avait été le rôle prépondérant des Universités d'Italie et d'Allemagne dans la formation de l'Unité nationale de ces deux pays, on reprit l'étude de la question universitaire en 1892 et 1893. En cette dernière année, on avait même préparé, pour l'Assemblée nationale, un projet de loi sur l'Université, mais ce projet ne lui fut pas soumis. En 1898, soixante-dix députés de l'Assemblée nationale présentèrent une proposition concernant la fondation de l'Université. On organisa plusieurs commissions qui s'occupèrent, pendant les années 1899 et 1900, d'élaborer un projet de loi; mais l'Université, après plusieurs tentatives infructueuses, faites encore en 1901 et 1902, ne fut définitivement fondée qu'en 1905. La loi spéciale sur l'Université a été votée par l'Assemblée nationale le 27 février (12 mars) 1905. La Grande École fut supprimée et remplacée par la nouvelle Université.

L'ouverture solennelle de l'Université a eu lieu le 2/15 octobre 1905 en présence du roi, du prince héritier, du corps diplomatique, des ministres et autres hauts fonctionnaires de l'État, ainsi que des délégués de quelques Universités et corps scientifiques étrangers. Des télégrammes et des lettres de félicitations furent envoyés de tous les pays du monde. Il n'est peut-être pas sans intérêt de relever en cette occasion un fait assez curieux et significatif. De l'Autriche, qui possède plusieurs Universités purement allemandes, en plus de celles des régions slaves, et qui furent toutes invitées à cette solennité, on n'a reçu de ces Universités allemandes qu'une seule lettre de félicitations : elle nous vint de l'Université de Prague. Est-ce le signe qu'en Autriche on ne regardait pas la création d'une Université serbe d'un œil bienveillant? Ou peut-être les Autrichiens, comme nos plus proches voisins, n'ont-ils pas voulu saluer notre Université de la façon usuelle et considérée par eux comme trop banale : par l'envoi de délégués, de télégrammes ou de lettres? Nous voyons maintenant qu'ils ont préféré nous envoyer leurs saluts cordiaux, leurs « *Vivat, crescat, floreat Alma Mater Serbica* » sous une forme nouvelle et originale, non usitée jusqu'à présent : sous la forme tout autrichienne de projectiles de toutes sortes, de shrapnells, d'obus et de bombes!

III

Depuis 1863 la « Grande École » et ensuite l'Université ont été installées dans un beau et vaste bâtiment, donné par un grand patriote serbe et qui, sur sa façade principale, porte la dédicace : *Micha Anastassiéwitch à sa Patrie.* C'est ce bâtiment représenté par la figure 1, qui a été bombardé par les Autrichiens. La façade principale est tournée vers le Danube et bien dégagée des bâtiments voisins. Un grand nombre des shrapnells, tirés par les batteries placées de l'autre côté du Danube, ont traversé cette façade et fait explosion à l'intérieur du bâtiment.

L'autre côté du bâtiment, du côté de la cour, a reçu plusieurs obus de gros calibre, la plupart de 280 millimètres, qui, venant du côté de la Save, ont démoli plusieurs salles de la Faculté de Lettres dont une partie est représentée par les figures 2 et 3.

Le grand escalier, en marbre rouge, de l'aile gauche est complètement détruit ; son état actuel est représenté par la figure 4, qui reproduit l'état du rez-de-chaussée, et la figure 5, celui du premier étage.

Au rez-de-chaussée plusieurs locaux et salles sont démolis. Nous montrons seulement la salle où se trouve la collection des appareils de géodésie (fig. 6) et le séminaire de mathématiques (fig. 7).

Au premier étage, les dégâts sont plus variables. Une photographie (fig. 8) représente la salle où se tiennent les séances du conseil universitaire. Au fond, on voit, renversé, le grand portrait du donateur Anastassiéwitch. La figure 9 nous présente l'amas de décombres qui se trouve devant l'entrée de cette salle. Sur la figure 10, nous voyons une salle de conférences avec ses bancs renversés et démolis, et sur la figure 11 un mur de cette salle criblé de balles de shrapnells.

La photographie de la figure 12 représente le cabinet de travail de l'auteur, qui servait en même temps, faute d'espace, de salle de collections et renfermait une partie des instruments de physique expérimentale. L'obus,

faisant explosion devant une vitrine contenant des produits chimiques, a mis le feu à ces produits ainsi qu'aux vitrines voisines, lesquelles, avec les appareils de physique qu'elles renfermaient, sont brûlées et calcinées. La figure 13 nous montre la salle de conférences de physique expérimentale. Les figures 14 et 15 représentent deux coins d'un des laboratoires des élèves de physique expérimentale. Il est curieux de remarquer que l'obus de 12 centimètres de diamètre et de 40 centimètres de longueur, de la figure 15, après avoir traversé un mur en briques de 70 centimètres au-dessous du plancher, est entré dans le laboratoire en brisant ce plancher, et, en faisant un tour de plus d'un demi-cercle autour de la table, s'est arrêté dans la position présentée par la photographie, sans faire explosion.

Sur la figure 16 on voit quelques appareils de physique calcinés par le feu et qui ont été retirés des décombres ; un grand nombre de ces appareils ont été complètement brûlés. La figure 17 nous montre en quel état a été trouvé l'appareil de Righi pour la démonstration des ondes électriques de Herz, et la figure 18 nous présente quelques résonateurs de Helmholtz mutilés par des balles de shrapnells.

Au deuxième étage, plusieurs locaux et salles de conférences ont été aussi démolis. Comme, malheureusement, toutes ces ruines, au point de vue photographique, se ressemblent, nous nous bornerons à montrer deux salles de la Faculté de droit : celle de la figure 19 ainsi que celle représentée par la figure 20, dont le mur mitoyen a été en partie démoli. Au premier plan on voit le clavier d'un piano, appartenant à *Obilitch*, société chorale des étudiants de l'Université.

Enfin, dans la photographie de la figure 21, on voit un vase étrange, culot d'un shrapnell, contenant un bouquet encore plus étrange, composé de résidus de différents appareils de physique, de Rœntgen, de Crookes, etc...

***

Telle est la façon dont les barbares des empires du Centre, qui se vantent d'être une nation de « Kultur », traitent les établissements où l'on n'a d'autre but que l'étude et l'enseignement des plus hautes conquêtes de l'esprit.

Le monde civilisé les jugera sur cette œuvre de destruction sauvage, qui est à rapprocher de celle qu'ils ont accomplie en France et en Belgique, où partout des ruines marquent la trace de leur passage.

FIG. I. — L'UNIVERSITÉ DE BELGRADE AVANT LE BOMBARDEMENT.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

FIG. 3. — L'AILE GAUCHE DU BATIMENT (côté de la cour).

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

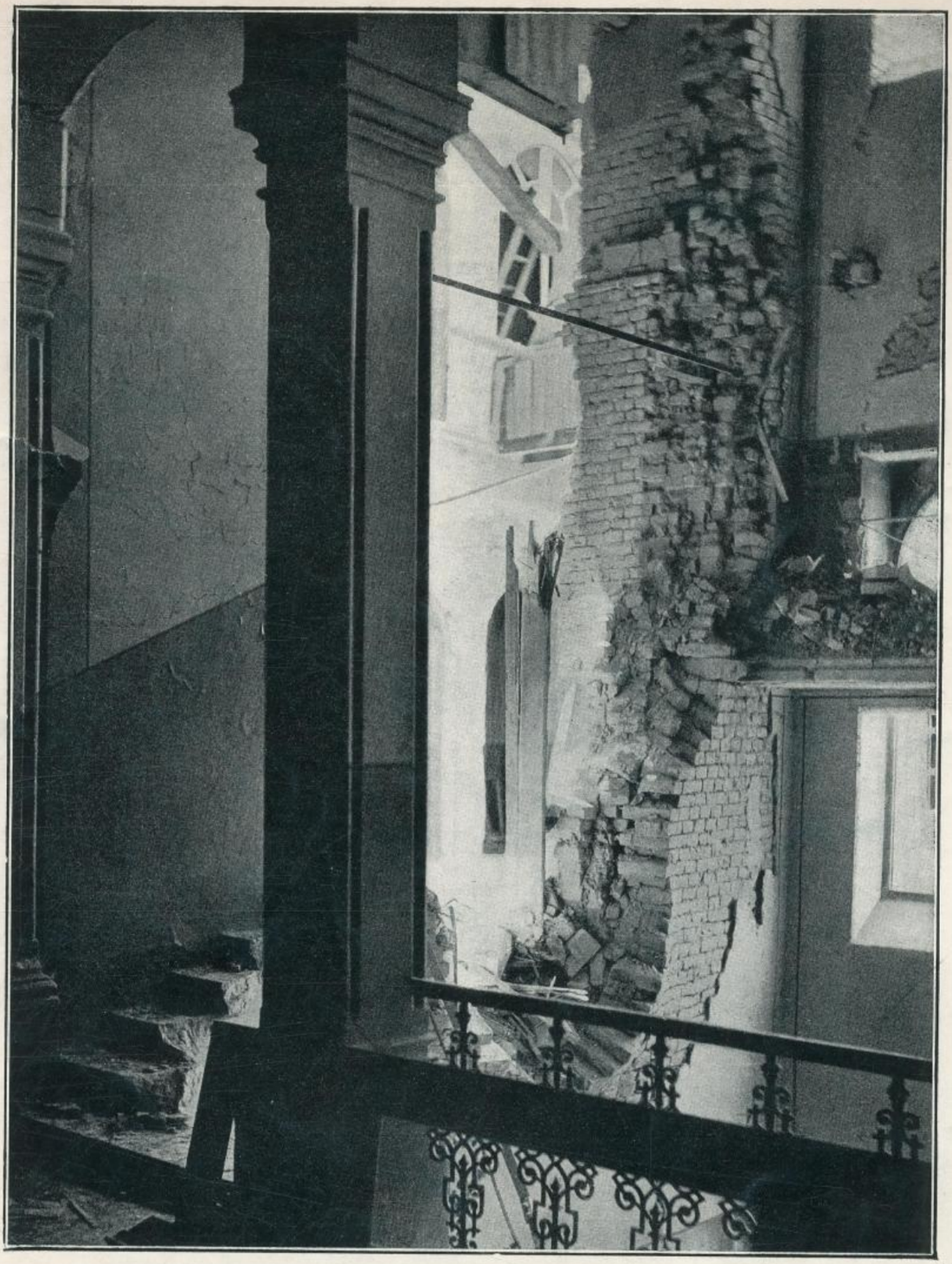

FIG. 5. — GRAND ESCALIER, PREMIER ÉTAGE.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

FIG. 6. — SALLE DE GÉODÉSIE DE LA FACULTÉ TECHNIQUE.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

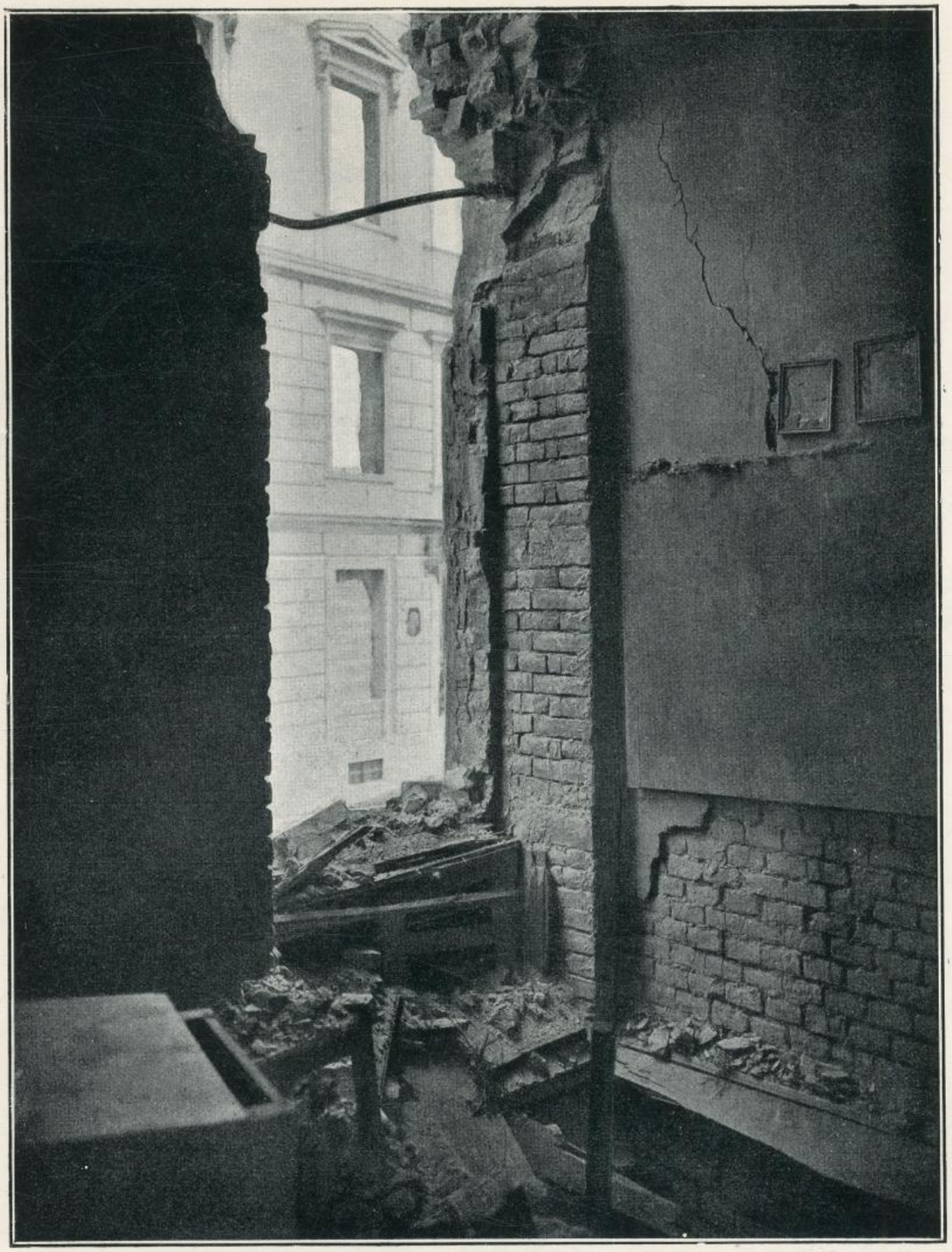

FIG. 7. — SÉMINAIRE DE MATHÉMATIQUES.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

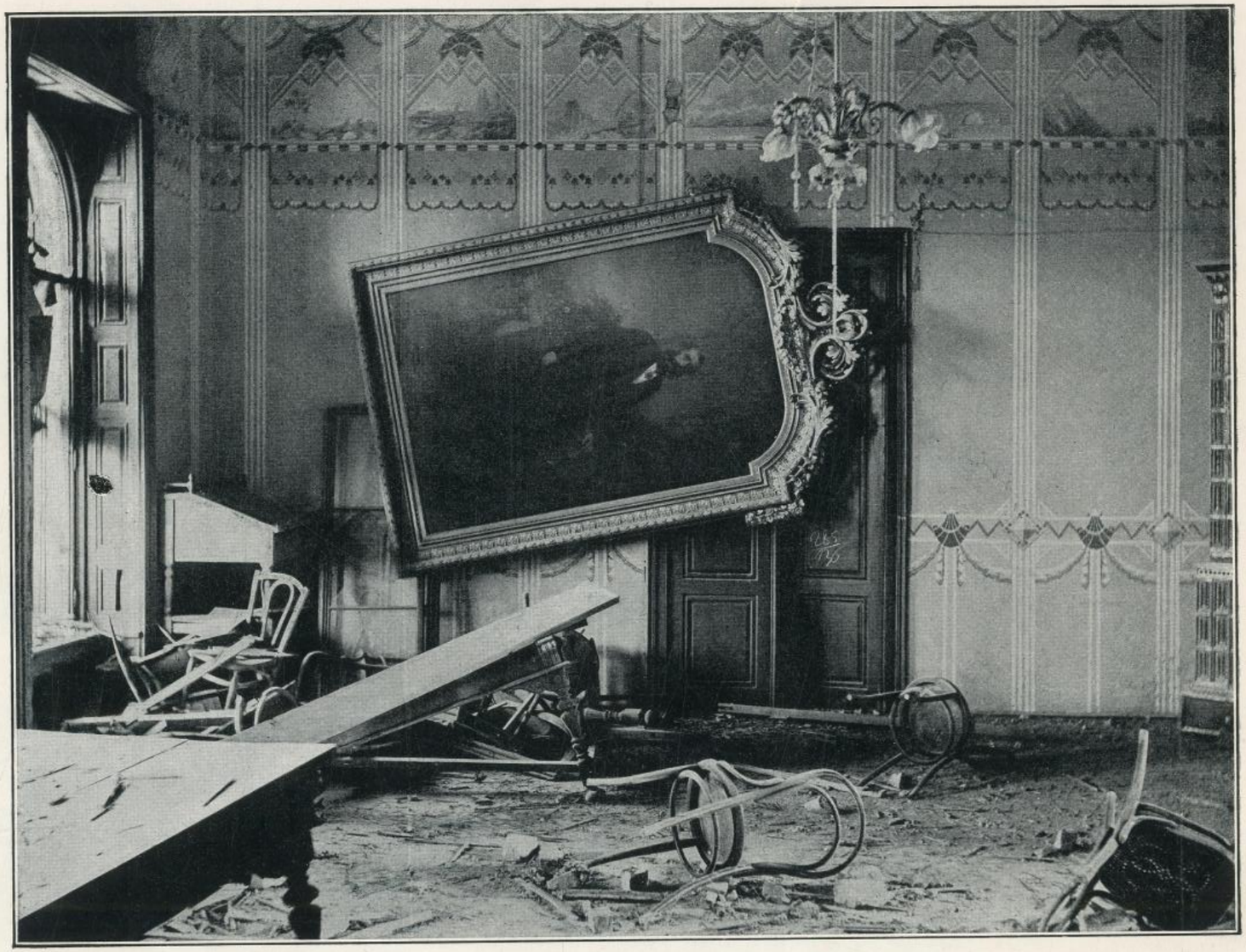

FIG. 8. — SALLE DES SÉANCES DU CONSEIL UNIVERSITAIRE.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * ЗЕГО

FIG. 9. — L'ENTRÉE DE LA SALLE DE LA FIGURE 8.

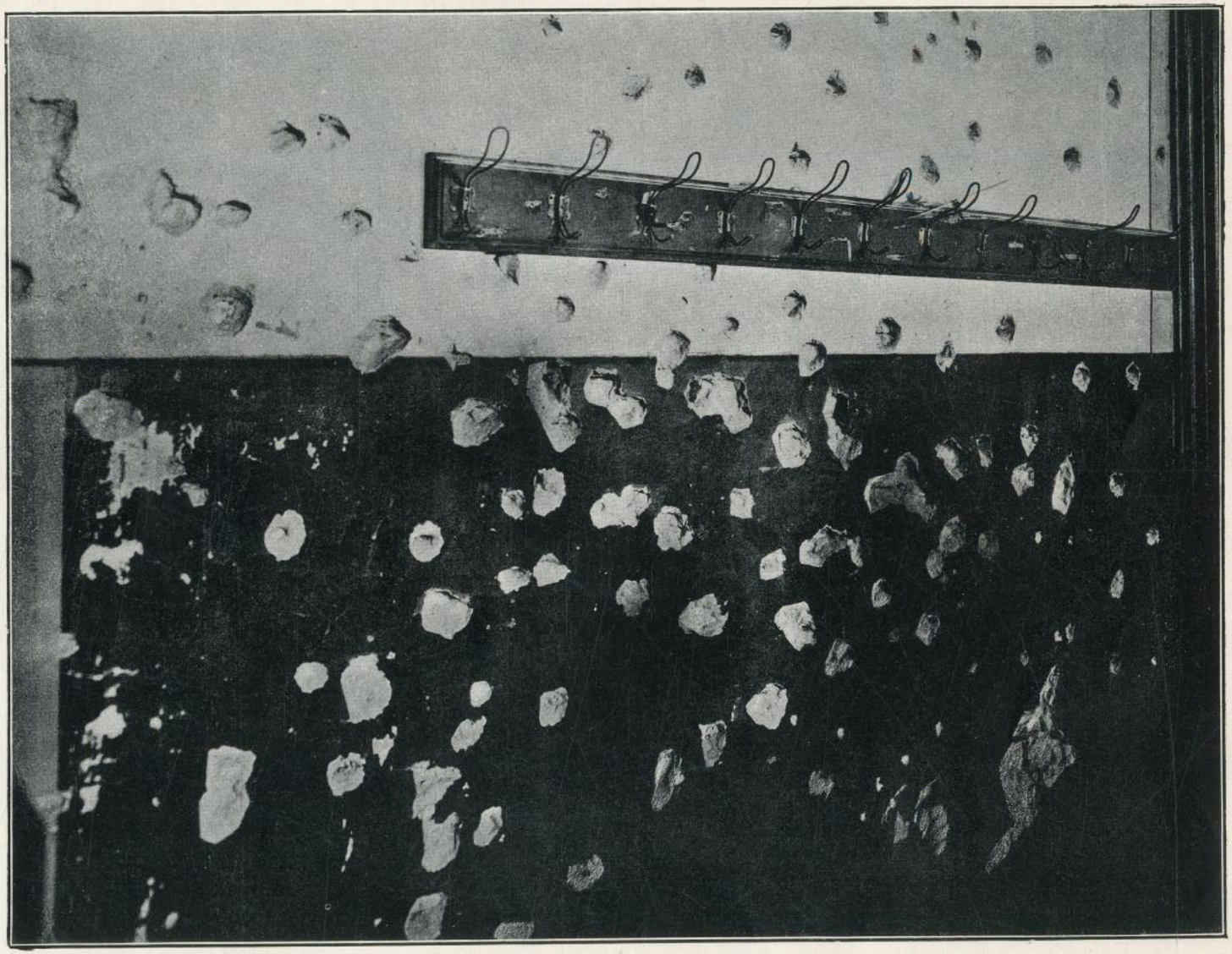

FIG. II. — MUR D'UNE SALLE DE CONFÉRENCES, CRIBLÉ PAR DES BALLES DE SHRAPNELL.

УНИВЕРСИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

FIG. 12. — SALLE DES COLLECTIONS DE L'INSTITUT DE PHYSIQUE.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА "СВ. КЛИМЕНТ" СКОПЈЕ

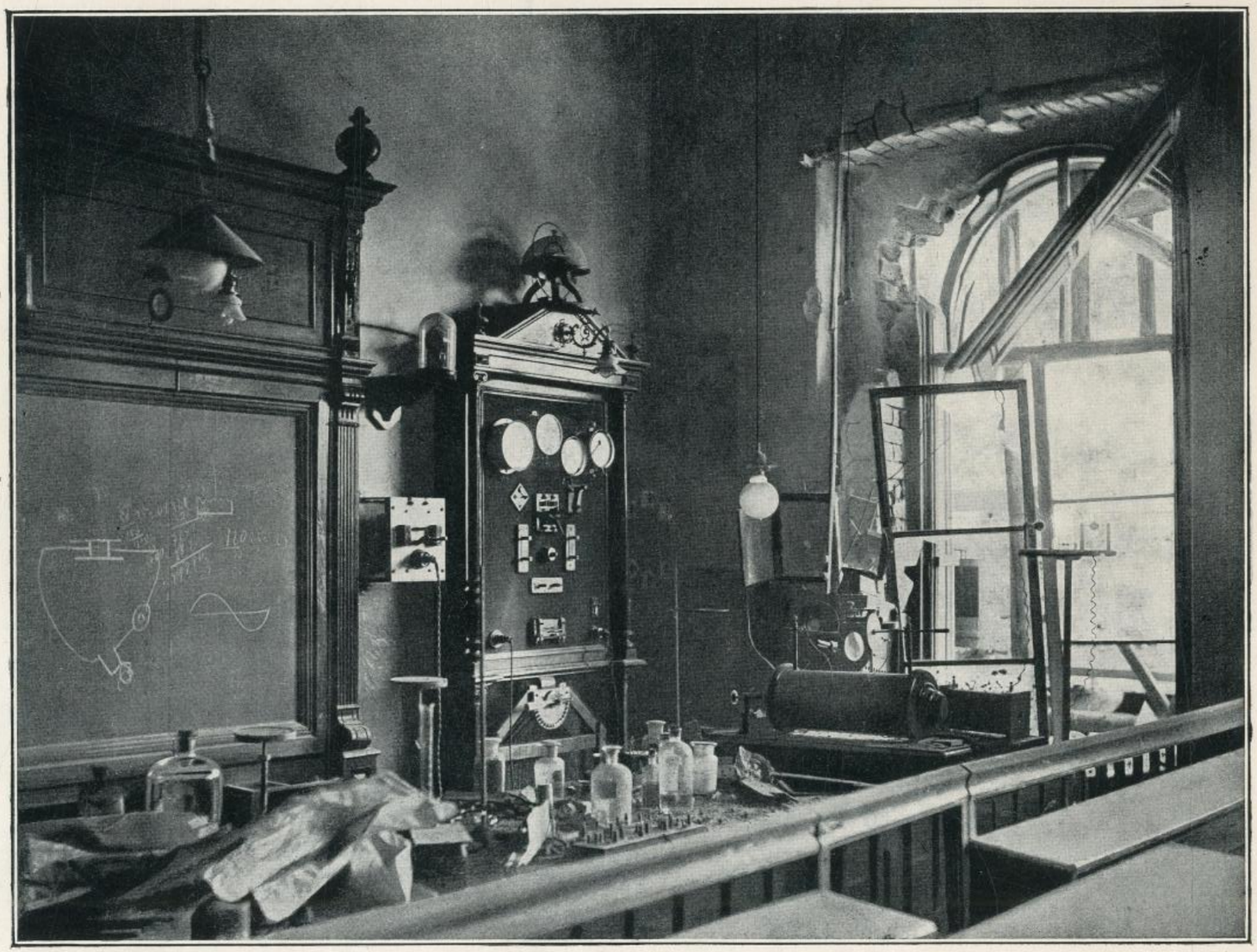

FIG. 13. — SALLE DES CONFÉRENCES DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

FIG. 14. — UN COIN DU LABORATOIRE DES ÉLÈVES DE L'INSTITUT DE PHYSIQUE.

FIG. 15. — UN HOTE INATTENDU DANS LE LABORATOIRE DES ÉLÈVES DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА
БЕОГРАД

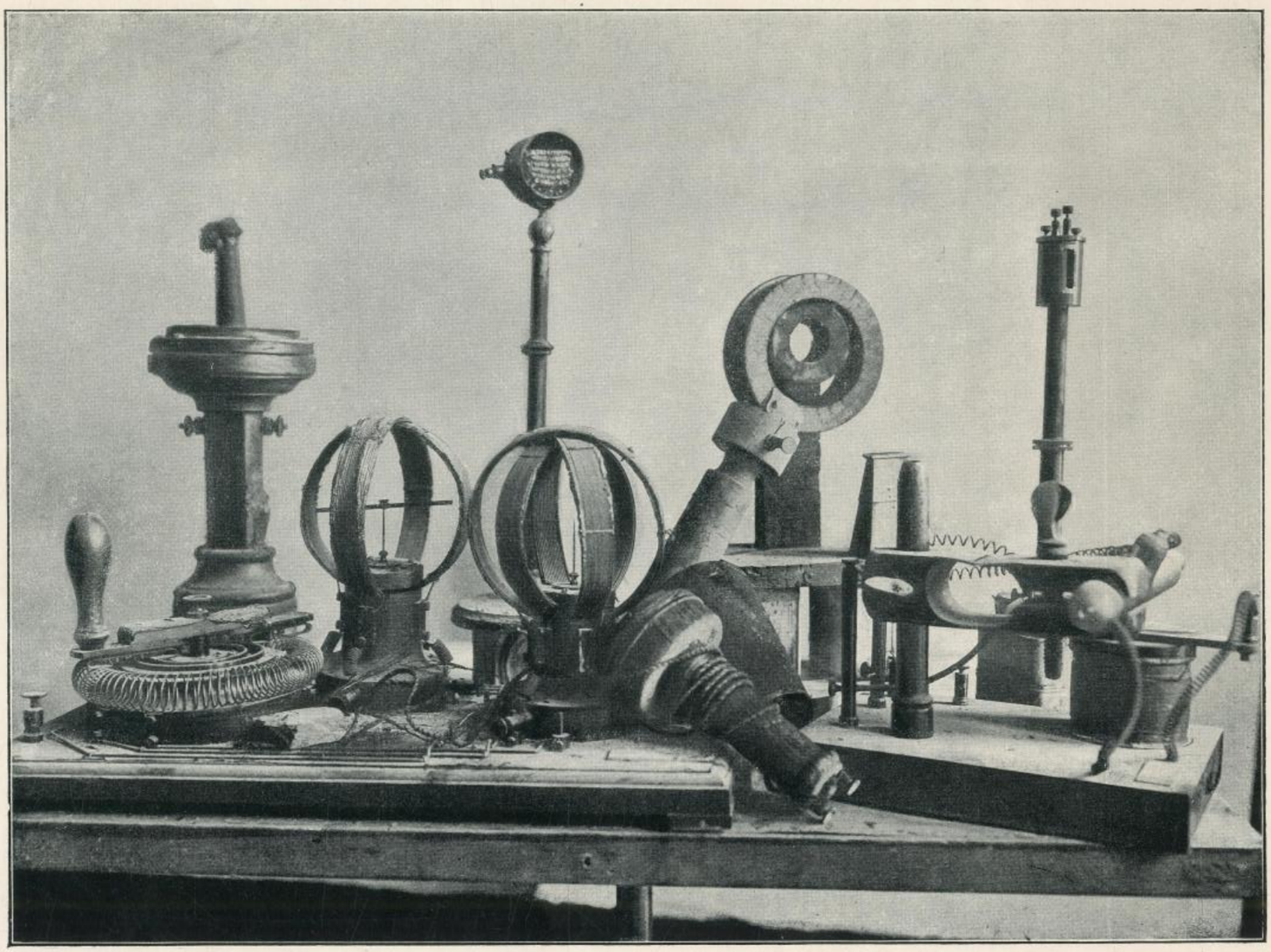

FIG. 16. — QUELQUES APPAREILS DE PHYSIQUE CALCINÉS PAR LE FEU ET RETIRÉS DES DÉCOMBRES.

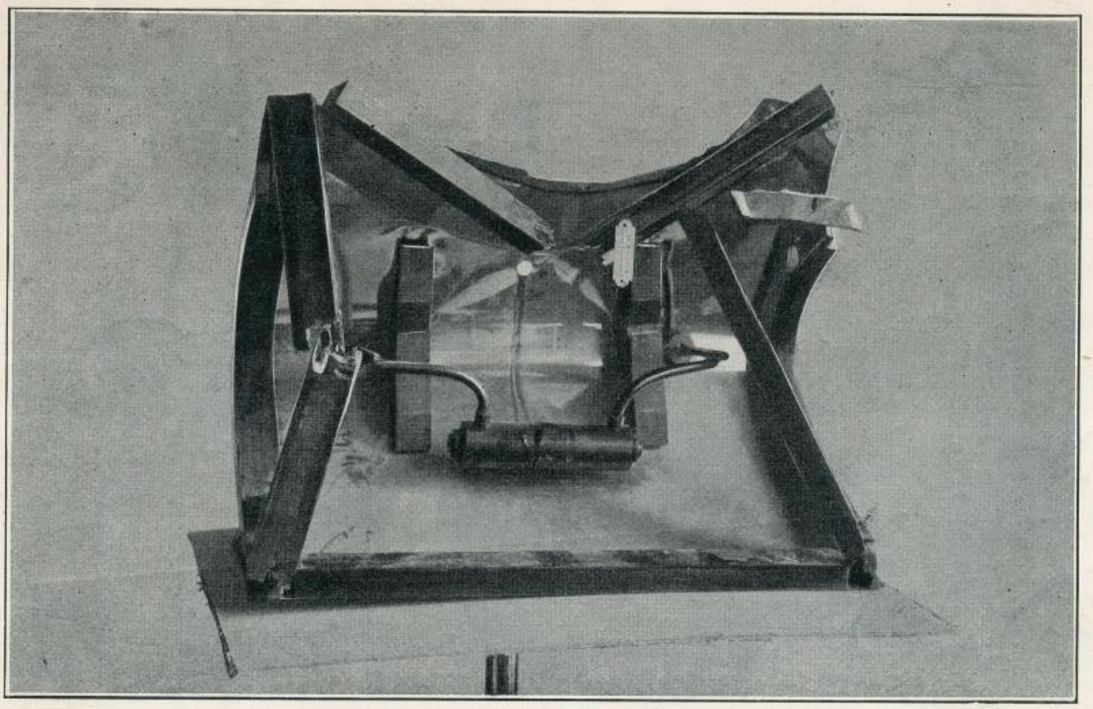

FIG. 17. — L'APPAREIL DE RIGHI POUR LA DÉMONSTRATION DES ONDES ÉLECTRIQUES DE HERZ.

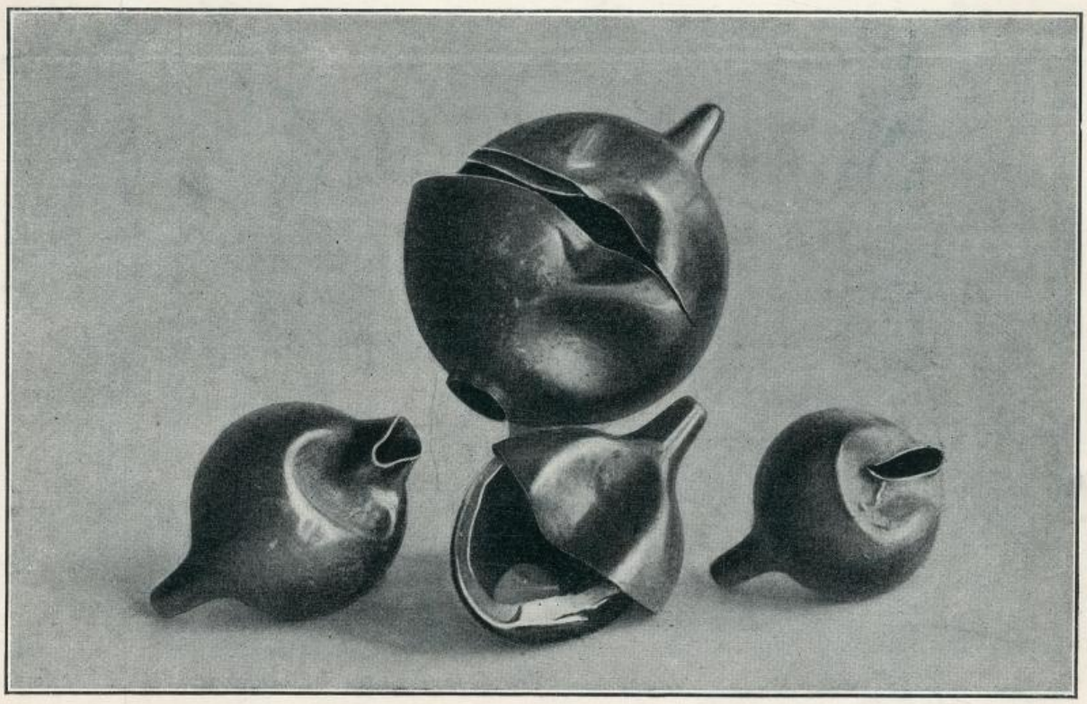

FIG. 18. — RÉSONNATEURS DE HELMHOLTZ, NOUVEAUX MODÈLES,

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

FIG. 19. — SALLE DES CONFÉRENCES DE LA FACULTÉ DE DROIT.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА
БЕОГРАД

FIG. 20. — SALLE DES CONFÉRENCES DE LA FACULTÉ DE DROIT.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБ
БЕОГРАД

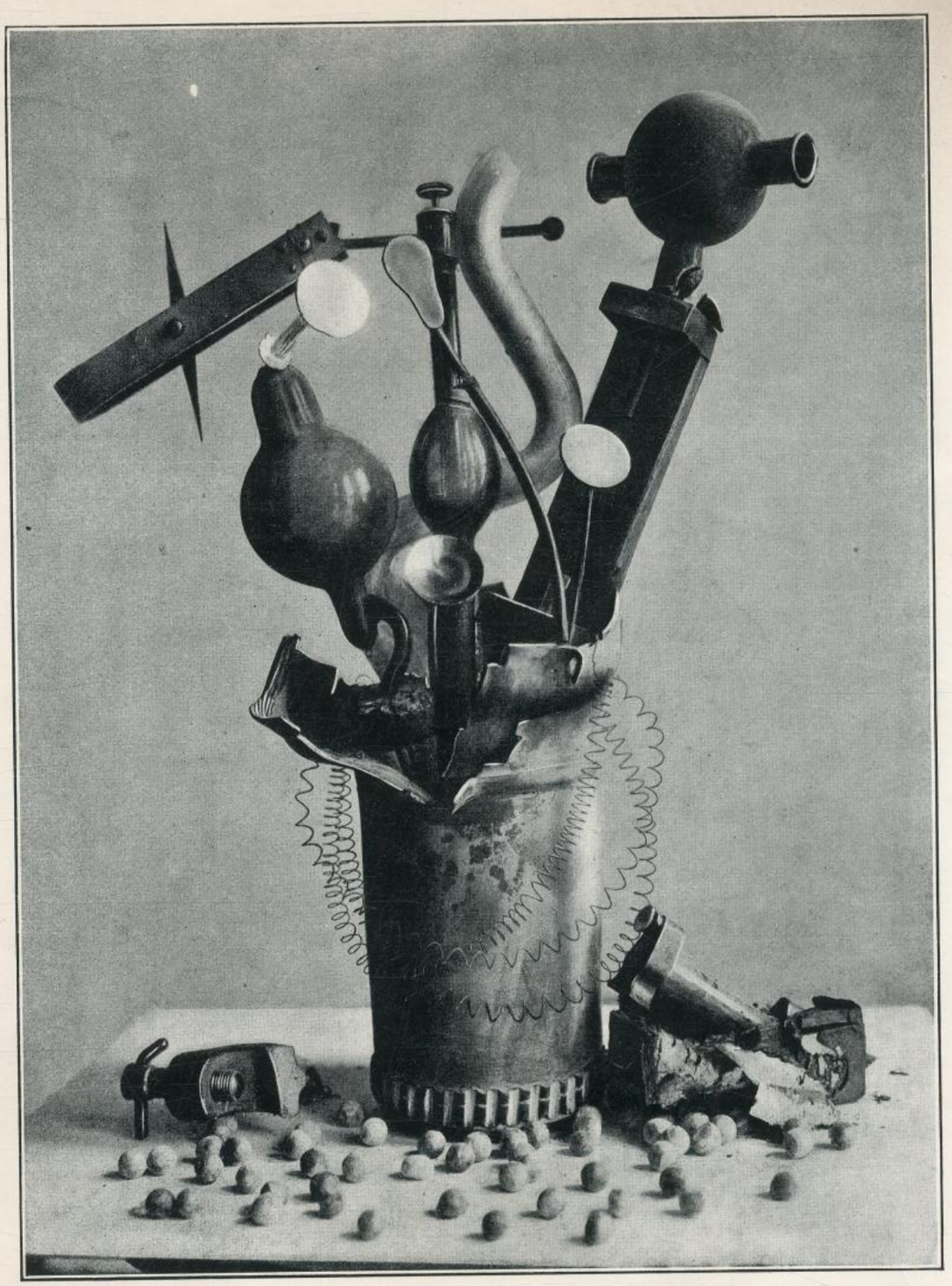

FIG. 21. — UN VASE ÉTRANGE GARNI DE SES VICTIMES.

УНИВЕРЗИТЕТ БЕОГРАД